

CHAPITRE XXIX.

MAUVAIS PRÉSAGES.

Les noces de Kasimir avec Esterka répandirent la joie la plus vive parmi les Juifs : toutes leurs maisons étaient garnies de branches d'arbres fraîchement coupées ; le devant de leurs portes était semé de fleurs et de longs roseaux ; les riches distribuaient des aumônes aux pauvres, et conviaient les mendiants à leurs banquets. Lorsque Es-

terka, assise aux côtés de Kasimir, fit son entrée solennelle dans le palais que désormais elle devait habiter, juifs et catholiques se pressèrent à la fois sur son passage, également avides de la contempler. Cependant, un sentiment différent les animait ; chez les juifs, c'était le bonheur et l'orgueil de voir une fille de leur race sur le trône ; chez les catholiques, c'était un simple sentiment de curiosité. Loin que la joie se manifestât chez ces derniers, ils voyaient avec peine la prédilection de leur monarque pour une Israélite, et nonobstant tout l'amour qu'ils lui portaient, ils blâmaient l'union d'un roi catholique avec une juive. Cependant, lorsque le cortège arriva, lorsqu'ils aperçurent sur un char magnifique une belle vierge ornée d'une couronne, parée de blancs vêtements, le sourire sur les lèvres, répondant gracieusement aux saluts de ses coré-

ligionnaires, la foule sentit ses préjugés s'affaiblir, et finit par unir ses cris d'admiration aux cris des Juifs. Et la fille de Ben-Himmel avançait vers le château, sur un chemin jonché de fleurs et de couronnes, qu'un peuple enivré semait sur ses pas avec de joyeuses acclamations. Le soleil jetait une lumière éclatante, un doux zéphyr tempérant la chaleur, pas un nuage n'obscurcissait l'horizon, le ciel semblait se réjouir de l'union de deux croyances opposées, union personnifiée dans un roi catholique et une fille d'Israël.

A peine le char fut entré dans le château, que les sons du cor se firent entendre dans toutes les rues de Krakovie. C'était l'appel des Juifs à la prière. Prosternés par terre, la tête dans la poussière, ils invoquèrent la grâce de Dieu pour Esterka et pour Ben-Joseph ; demandant que la première, élevée

au trône, n'oubliât pas les adversités de ses frères, qu'elle avait partagées jusqu'à ce jour; demandant pour Ben-Joseph, que le vœu qu'il devait exprimer à Kasimir fût exaucé. Ce vœu devait être bien important, car pour fléchir le courroux de Dieu les Israélites s'imposèrent le jeûne le plus sévère, et passèrent tout le jour dans le temple du Seigneur.

Ben-Joseph visitait ses parents, ses amis, pour leur dire le dernier adieu, comme s'il se préparait à la mort. Il donna tout ce qu'il possédait aux orphelins, aux veuves, aux vieillards et aux infirmes, ne conservant que l'habit dans lequel il priaît Dieu, et devait paraître devant le monarque. Déjà le soleil tombait, la nuit approchait, et les Juifs priaient encore. Ben-Joseph se promenait seul, pensif, souffrant; ses pas le conduisirent machinalement vers le châ-

teau, où la musique et des chants joyeux se faisaient entendre. A travers une croisée, il aperçoit Esterka aux côtés de Kasimir; il la voit rayonnante de bonheur; il devine qu'elle est au comble de ses vœux; dans ses gestes, dans ses moindres mouvements, dans son regard il sent tout l'amour qu'elle porte à son époux. Et cependant, telle est la pensée importante dont il est tout entier préoccupé, dont son esprit est embrasé, qu'il contemple le bonheur de Kasimir avec indifférence, sans douleur, sans jalousie, comme un homme qui n'a jamais aimé, ou comme un être supérieur, élevé au-dessus des joies et des peines terrestres.

Au moment où il voulait s'éloigner, il voit près de lui une femme, blanche et pâle comme un fantôme, dont tous les traits expriment la rage, la jalousie, le désespoir, et qui saisissait comme lui de loin, à la déro-

bée, les impressions de Kasimir et d'Esterka, Elle semblait vouloir tuer de ses regards la nouvelle épouse; on lisait sur sa figure que si elle avait eu une torche, elle aurait incendié le château, afin de se dérober à elle-même le spectacle qu'elle y venait chercher. Mais autant son désir de vengeance était ardent, autant les forces lui manquaient; elle tremblait, ses pas chancelaient; elle serait tombée, si l'évêque de Krakovie ne fût arrivé pour lui donner secours. Lorsqu'il voulut l'entraîner, elle ne résista, ni ne consentit, mais se laissa enlever à demi morte.

L'état déplorable dans lequel se trouvait Rokiczana frappa au cœur Ben-Joseph; sa conscience lui reprochait d'avoir contribué à son malheur, et il regarda son apparition sinistre au milieu de la fête comme un triste présage. Déjà troublé par cette pensée, il

entend tout à coup, d'un autre côté, des gémissements; il se rapproche, et reconnaît Ben-Himmel qui pleure et qui sanglote comme un bœuf qu'on égorge.

— Qu'avez-vous, mon père? demande Ben-Joseph en l'abordant et lui serrant la main.

Le vieillard ne croyait pas avoir un témoin de sa douleur. Il tâche de se vaincre, et, après un moment, il répond que les larmes qu'il répand sont causées par la joie.

Mais ce n'est pas Ben-Joseph qu'on peut ainsi tromper. Il ne doute pas que le vieillard ne souffre; il lit un malheur sur sa figure, dans ses yeux, dans tout son corps qui tremble et qui frissonne.

— Ben-Himmel, cacheriez-vous la vérité à votre ami? craindriez-vous d'ouvrir

votre âme à celui qui demain peut-être quittera le monde ?

— Oh ! non, non, je te dirai tout.

— Le coup qui vous frappe doit être bien terrible, pour que vous en soyez accablé, au moment où votre fille monte au trône.

— Ben-Joseph, aie pitié de moi.

— Parlez, parlez.

— Mon fils, as-tu idée de la douleur d'un père qui ne peut assister aux noces de sa fille, qui un jour de mariage ne peut bénir son enfant ?

— Quoi ! Kasimir vous aurait éloigné ?

— Ah ! si c'était Kasimir, le vieillard se serait dit : Souffre, car tu n'es qu'un misérable mendiant, et ton gendre est un puissant monarque. Pauvre père, renonce à ta bénédiction, car tes haillons cadrent mal avec le luxe des vêtements royaux et l'éclat du diadème. Mais juge de ce qui se passe dans

mon âme; ce n'est pas Kasimir, c'est Esterka qui me chasse.

— Esterka !

— Oui, Esterka, l'enfant que j'ai porté sur mes vieux bras, depuis Paris jusqu'à Francfort; celle que j'ai nourrie à la sueur de mon front, que j'ai élevée au milieu des ennemis de notre foi et de notre race.

— Esterka a fait cela ?

— Oui. J'étais venu au château me réjouir comme les autres du bonheur arrivé aux Israélites dans mon enfant; la garde m'avait laissé passer; les courtisans s'inclinaient sur mon passage, comme jadis les grands d'Égypte devant le père de Joseph. Je marchais satisfait et content, pensant que les temps d'humiliation étaient passés, lorsque tout à coup Esterka m'aperçut. — Que faites-vous ici, mon père, dans ces vêtements noirs ? Et elle se plaça devant moi,

pour empêcher que le roi ne me vit. Allez, reprit-elle, retournez dans votre cabane, je vous ferai porter de riches habits, et lorsque vous en serez revêtu, revenez chez le roi, et en présence de toute la cour je me jetterai à vos genoux. Je lui répondis que, puisque ces vêtements me servaient à paraître dans le temple du Seigneur, ils pouvaient également me servir à paraître devant le monarque. Mais elle me priait, me suppliait de m'éloigner, et lorsque le roi fit un mouvement pour s'avancer vers nous, je la vis rougir et pâlir, tout son corps tremblait. Ben-Joseph, la fille avait honte de son père.

— Hélas!

— Je l'ai quittée, je n'ai plus d'enfant. Je ne veux pas la maudire, mais je ne puis la bénir.

Ici tous deux se rappelèrent combien la

conduite d'Esterka devait influencer sur l'avenir d'Israël, et tous deux s'écrièrent en même temps :

— Malheur, malheur à Israël ! Nous sommes perdus !